28 PARCE QU'ON NE CONTE PAS POUR DU BEURRE

Elle parcourait d’un œil distrait l’édition du dimanche de sa feuille de chou régionale en s’attardant sur la page cuisine espérant y dénicher de nouvelles astuces pour agrémenter les menus de son restaurant 3 étoiles, lorsque son regard tomba sur cet entrefilet : « La récolte de fleurs de Crocus Sativus vient de commencer …».

Pas de doute les ennuis allaient commencer. Et pas n'importe quelle sorte d'ennuis ! Ceux-là allaient avoir un arrière goût d'enfance, un parfum d'autrefois. Elle contempla la salle, les tables dressées, élégantes mariées endormies attendant, sages, l'arrivée des aimés. Ici une desserte. Et là, tellement à sa place qu'il paraît avoir poussé de sa propre initiative, un discret buis. Au plafond, cinq authentiques lustres, mais sobres, légers. Ca avait de l'allure !

Un serveur passa, ombre silencieuse en contre-jour, dans le plein feux des baies vitrées. Il emportait des beurriers garnis, à réserver. Tout cela, cette beauté bien ordonnée, cette chorégraphie tirée au cordeau, Manah le savait, c'était son quotidien, son œuvre, sa vie. Et pourtant, elle ne se faisait déjà plus aucune illusion : face à ce qui l'attendait, il n'y avait nulle échappatoire. Il est des messages que l'on ne peut ignorer, qui tombent tel un couperet. On n'y peut rien. On n'y coupe pas. Mais aussi, quel besoin avait cette association finistèroise des amis de Cocullo d'annoncer dans le journal, un labeur qui commençait à presque deux mille kilomètres de là !?!

Manah se leva, certaine. A quoi bon hésiter, tergiverser. Elle venait de décider. Elle contourna la cuisine et sortit où elle savait trouver Sixtine, la cigarette aux lèvres, soufflant enfin après huit heures de travail en haute intensité, à régner sur son armée de serveurs, sur les réservations, les arrivées, les habitués improvisés, les commandes inopinées...

– Sixtine !

Manah mima seulement la cigarette que l'on écrase et sourit. Sixtine lui emboita le pas. Ensemble elles retournèrent en salle, au silence feutré des nappes et serviettes blanches, aux éclats argentés des couverts.

– Vous n’êtes plus en vacances la semaine qui vient. L'établissement vous dédommagera à hauteur de trois fois leur prix pour vos billets d'avion et votre hôtel club. Et une prime équivalente à votre salaire vous sera versée quotidiennement, et ce jusqu'à mon retour. L'île Maurice patientera... Pas mes clients !

Sixtine écarquilla les yeux, muette, stupéfaite. Elle était arrivée à LA HAUTE TABLE cinq ans plus tôt. Elle avait fait la saison, en terrasse, où ne s'installent pas les connaisseurs. A l'époque, aucune étoile n'ornait la façade, ni n'attirait les fins palais. Mais la carte avait fait ses preuves, avait ses adeptes plusieurs kilomètres à la ronde. Et un restaurant aux tables garnies agace l'oeil des passants, attire le pas des touristes. Sixtine avait enchainé en salle, s'était montrée astucieuse, prévenante, loyale. Manah l'avait gardée. Elle avait fini d'apprendre le métier, ses codes, ses implicites comme cette façon qu'avaient certains messieurs de rouler leur serviette, main gauche sur la cuisse afin d'accélérer l'enlevée d'une assiette difficile à terminer. Manah lui avait donné sa chance, lui avait fait confiance, jusqu'à l'élever au rang de chef de salle, rang que nul n'avait occupé jusque-là, Manah en ayant toujours fait une affaire personnelle.

– Mais...

– Ce n'est pas une proposition, c'est un ordre. Tout n'est pas négociable, sourit Manah.

A rebours de son époque, Manah ne considérait pas la vie comme une sempiternelle négociation. Les Crocus Sativus s'en étaient venus en toute évidence. Elle allait y aller.

«Y aller». C'était peut-être cette information qui manquait à Sixtine, l'empêchait de comprendre, l'aurait d'autant plus interdite. En cinq années, jamais Manah ne s'était absentée, n'avait pris de vacances. Elle avait en tout et pour tout sauté un diner, le jour du mariage de son filleul. Le lendemain elle était là. Maintenant elle partait sans dire jusque quand... lui remettait ses clients... lui confiait leur bien-être à cent pour cent... Des ennuis, certainement.

– Vous laisserez Baptiste gérer ses commandes et ses cuisines. Je vais aller le trouver. Pour le reste, c'est vous. Vous, comme si c'était moi.

Sixtine nota que Manah n'avait pas l'air inquiète, ni triste, ni même préoccupée. Manah avait l'air de Manah. Elle orchestrait. Elle avançait. Des ennuis, certainement. Mais des ennuis à la Manah.

Lorsque de longues heures plus tard, apparut dans la lueur des phares le panneau « ITALIE », Manah ne put s'empêcher de murmurer : « Des ennuis, certainement. Mais des ennuis à la Manah. Des ennuis dont on fait quelque-chose. »

Sa vraie question, à vrai dire, était de savoir si elle allait retrouver son chemin, reconnaître les lieux, s'y retrouver, et ce, dans tous les sens du terme. A quand pouvait bien remonter son dernier séjour dans les Abruzzes ? La Nonna-nonna, comme tout le monde l'appelait, était morte sans que Manah ne puisse la revoir une dernière fois. Et au fil des années ses si petits yeux, ses rides énigmatiques, ses cheveux de vent, tout cela s'était estompé, effacé. Seule restait à Manah l'idée que son arrière-grand-mère ressemblait à son pays, à ce sentier de cailloux grimpant peut-être jusqu'au ciel.

A la sortie de Turin, elle se rangea sur le bas-côté. Elle verrouilla les portes et se glissa sur la banquette arrière. Un oreiller. Une couverture. Petite, elle voyageait en train. Et un peu avant l'arrivée, sa mère lui faisait enfiler sa plus belle robe. Il fallait avoir de l'allure quand on revenait. Le premier jour, elle n'avait pas le droit de jouer avec ses cousins. Elle devait se tenir droite, genoux serrés, sur le banc de la cuisine. Mais au bout de deux ou trois jours, tout le monde avait oublié qu'elle était « la française ». On lui fichait la paix et elle pouvait à sa guise aller crapahuter, s'écorcher les paumes et la plante des pieds. Car oui, elle s'empressait de faire comme les autres...

Le jour s'en était venu. Pas le sommeil. Manah pensa à Baptiste et Sixtine. Peut-être étaient-ils tous deux déjà à LA HAUTE TABLE, tentant comme elle aimait elle-même à le faire, d'anticiper tout ce qui pouvait l'être. LA HAUTE TABLE … La haute table ! Serait-elle toujours là, la haute table ? Toujours si grande ? C'était dans son souvenir, un meuble merveilleux dont le bois avait pris, par la force des choses une teinte plus orangée et plus lumineuse surtout qu'un soleil au couchant. La Nonna-nonna s'en servait exclusivement pour le safran. Les uns et les autres y déposaient au matin les fleurs de Crocus Sativus tout juste cueillies et, patientes mais expertes, les vieilles mains écartaient les pétales, attrapaient les pistils et recommençaient. Manah pouvait passer des heures à la contempler. Non par admiration ou parce qu'elle aurait comprit la richesse de son geste, non. Mais la Nonna-nonna souriait ce faisant, d'un sourire que Manah ne retrouva jamais plus, sinon un jour au musée du Louvre.

Une voiture de carabinieri ralentit à sa hauteur et Manah découvrit avec horreur qu'il ne lui restait pas grand chose de cette langue ensoleillée qu'elle partageait dans les collines avec ses cousins. On lui demandait si tout allait. On lui demandait ses papiers. On lui demandait de circuler. Elle se demandait seulement comment elle allait s'en sortir sans les mots. Finalement on allait l'escorter. Comment pouvait-on à ce point oublier ?!

Alors la submergea une émotion immense, la honte d'un mensonge : sa mère et la Nonna-nonna encore moins, n'avait jamais exigé d'elle qu'elle s'affiche, enfant modèle, au premier jour de chacun de ses séjours. Jamais ! C'était elle, elle, Manah, qui chaque fois, intimidée et incapable surtout d'un premier mot d'italien, avait trouvé refuge dans cette pseudo élégance... Le temps de se remettre dans le bain... Qu'est-ce qui l'attendait au juste ? Qu'avait-elle encore inventé, ré-inventé ? La haute table avait-elle jamais, vraiment existé, haute jusqu'aux coudes et face à laquelle on ne peut que se tenir bien droit ?

Parvenue à une station service, Manah s'offrit un premier vrai café. Les carabinieri ne dirent pas non, avant de reprendre leur patrouille. Elle était au niveau de Parme. Son GPS lui annonçait un peu plus de cinq heures de route encore. Elle sentit que l'impatience gagnait maintenant sur l'appréhension. Comme si, se rapprochant elle savait davantage. Et c'était vrai. Elle venait de retrouver dans un recoin de sa mémoire cette odeur de café fort. En France, elle ne buvait jamais que du café italien, dans une cafetière à l'italienne. Cela n'avait pourtant rien à voir. En Italie, elle n'avait jamais bu de café. Trop petite. Mais c'était là, quelque part, gravé. Elle en commanda une seconde tasse. Elle le huma bien davantage qu'elle ne le but. Avec ça, elle ne risquait pas de piquer du nez au volant !

Avant de repartir, elle profita du Wi-Fi gratuit pour envoyer un message d'encouragement à LA HAUTE TABLE. Elle reçut immédiatement deux réponses sibyllines et presque similaires. Sixtine : « Baptiste pas là. Ai demandé à son second d'assurer. Commandes et livraisons faites. » Baptiste : « Sixtine pas venue. Brigade de salle opérationnelle. Ferai tours aux tables. »

Manah pianota nerveusement mais ni Sixtine, ni Baptiste ne répondaient plus. On n'était plus sur des ennuis à la Manah... Elle appela sur le fixe du restaurant. Et va savoir pourquoi, au lieu de demander des nouvelles, des explications plutôt, au moment où l'on décrocha, elle réserva une table.

– Nous n'avons plus de réservation disponible avant la fin du mois.
– Avant la fin du... Manah s'étouffa.

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Et cette voix ? Pas Sixtine. Ca ne lui disait même personne...

– Et à la fin du mois ?
– Il faudrait rappeler.

– Merci.

Manah retourna à sa voiture, prit le temps de s'asseoir, boucla sa ceinture et ajusta le rétroviseur. Alors elle prononça comme une débutante : « Mi chiamo Manah. » Elle répéta : « Mi chiamo Manah e ho dei problemi. » Là, seulement, elle aperçut la plaque d'immatriculation française à une vingtaine de mètres. Une Twingo bleue claire... Sixtine était au volant, vigilante. Baptiste dormait.

Manah roula jusqu'à Perouse sans décolérer. Elle décida de faire trois fois le tour de la ville et deux traversées, hésitant entre son envie de les semer, de les faire disparaître, et sa décision de leur signifier qu'elle les avait repérés et qu'il allait leur falloir s'expliquer... Ils tinrent bon.

A L'Aquilla, Manah s'arrêta pour déjeuner. Elle tourna un peu dans les ruelles puis finit par abandonner sa voiture en double-file, sans même les warnings. Ca avait l'air de se faire. Elle entra dans une pizzeria que rien ne recommandait et...

– Manah !
– Lorenzo.
– Et LA HAUTE TABLE ?

Lorenzo avait travaillé deux années à LA HAUTE TABLE, puis s'en était retourné, plein d'usage et raison vivre dans les Abruzzes le reste de son âge... Il s'était décidé à « ouvrir une pizzeria comme d'autres ouvrent une crêperie »... C'est ce qu'il avait annoncé à Manah à l'instant de partir. Et il avait tenu parole.

– Et LA HAUTE TABLE ?
– Baptiste et Sixtine.

Manah s'était retournée pour présenter les jeunes gens qui entraient. Lorenzo serra Baptiste dans ses bras. Ils avaient travaillé ensemble. Lorenzo avait été « chef de partie ». Mais jamais à l'époque, il ne se serait permis une telle fraternité ! Puis il serra la main de Sixtine qu'il n'avait fait qu'entre-apercevoir alors qu'elle tournait encore en terrasse.

– Et LA HAUTE TABLE ?

Il y avait maintenant une inquiétude dans sa voix. Manah posa tranquillement la main sur son épaule.

– J'ai des ennuis, Lorenzo, parce que la récolte de fleurs de Crocus Sativus vient de commencer. Rien de bien grave, tu vois...

– Je suis monté à Cocullo avant-hier. Vous allez goûter.

Et il les installa d'autorité à une table qu'un serveur tentait vainement de protéger en raison d'un panonceau : « PRENOTATO ». Il revint presque immédiatement, leur portant trois cuillères d'un riz joliment jaune.

– Attention, c'est chaud !

– Attention, ça sent !

– Attention, ça a du goût !

– Attention, c'est vraiment bon !

– Certains disent que les premières floraisons manquent d'amertume...

– La Nonna-nonna guettait les premiers pistils et les conservait pour les anniversaires, les grands jours. « Douceur et couleur, le premier safran c'est le soleil d'automne qui pleure » récitait-elle.

– Mais LA HAUTE TABLE ?

Manah se tourna à moitié vers Baptiste, fronça un sourcil inquisiteur.

– Mais, Maman, tu n'as jamais voulu m'emmener, me montrer Cocullo... C'est tout juste si tu m'en parlais... Et encore, ce n'était jamais que pour me dire la Nonna-nonna...

Il y eut un joli blanc que Lorenzo prolongea en emplissant quatre verres d'un de ses meilleurs Montepulciano.

– Et Sixtine voulait voir la haute table...

Là-bas, son restaurant fermé. Et dans quelques kilomètres seulement, Cocullo dont il lui faudrait s'expliquer, qu'il lui faudrait expliquer. Et toutes ces années... Que dire ? Qu'ajouter ? Elle avait beau l'avoir deviné, être prévenue, Manah commençait à sérieusement en vouloir à ses ennuis !

Lorenzo proposa de les conduire tous, là-haut. Il fit tant bien que mal le guide dans le silence ahurissant et dans ce paysage de plus en plus parlant. Manah ne l'interrompit que lorsque lui parvint par les vitres baissées, l'intense parfum. Les effluves étaient si denses que l'on ne pouvait faire autrement que de penser

le vent en jaune.

– Et encore, vous verrez demain matin... risqua seulement Lorenzo.

Manah sursauta soudain et fit signe de ralentir. Juste après le panneau « COCULLO », elle avait reconnu le sentier. La maison de Nonna-nonna était quelque part derrière ces arbres.

– C'est exactement comme je l'imaginais, murmura Baptiste en se saisissant de la main maternelle.

– C'est exactement comme avant, les herbes en plus...

Sur le chemin, une herbe drue avait fini par pousser que plus aucun passage ne venait empêcher. Manah devinait ce que cela signifiait. Ne valait-il pas mieux sauver les souvenirs, garder intacte son enfance ? Elle n'était plus tout à fait certaine d'avoir envie de revoir la maison. Pas dans cet état. Seulement, la haute table était à ce prix-là...

Ils n'eurent effectivement pas besoin de clef pour entrer. La porte ne battait pas à tous vents comme l'avait redouté Manah. Elle avait disparu. Alors, à pas feutrés, craignant peut-être de réveiller les années, ils se glissèrent sans commentaire jusque dans la cuisine. Par un volet cassé, un bout de jour entrait, et ils furent accueillis – Manah n'avait pas menti – par l'éclat orange vif de la haute table ! Elle trônait où elle avait toujours trôné, entre fenêtre et cheminée. Et ce fut LE moment, LE merveilleux : Manah, la main bien à plat au bois de la haute table, entendit remonter de la cour les cris de leurs jeux, leurs chants, leurs cavalcades. La voix de Nonna-nonna aussi, appelant à table, qu'accompagnaient d'enivrantes odeurs d'oignons, de courgettes, de champignons brunissant à l'huile d'olive. Et la voix de sa mère. Le froissement des longues jupes de sa mère. Elle se mit à conter. Plus rien ni personne ne pouvait l'arrêter : « La haute table c'était la table des safrans. C'était aussi la table des amants. Ceux qui s'aimaient, y gravaient leurs initiales discrètement. Nonna-nonna en avait gravées plus d'une ! Grand-mère en avait gravée une de trop. Elle s'était entichée du fils du facteur, lequel régna bientôt en petit chef sur un territoire à peine plus grand que la commune, arborant fièrement ses décorations fascistes. Il montrait à qui le voulait ou ne le voulait pas, une lettre de félicitations signée de la main-même d'un secrétaire romain. Il commit quelques abus, quelques violences, dénonça un voisin que l'on ne revit plus... A la fin de la guerre, lui fut descendu au coin d'une rue et Grand-mère dut partir. Ce fut la France, le Finistère, presque tout au bout de la terre. Elle n'est jamais revenue. Ma mère m'emmenait seule, toujours. A elle du moins, tout était pardonné. Puis la Nonna-nonna est morte.»

Manah caressa langoureusement le plateau de la haute table. Petite, elle avait rêvé qu'un jour elle ajouterait à son tour deux lettres au vieux bois.

« Quand elle en avait terminé avec les fleurs du jour, quand tous les pistils avaient été mis à sécher, Nonna-nonna étalait une épaisse couche de beurre sur toute la surface de la haute table. Elle la couvrait d'un torchon et laissait le jour oeuvrer. Au soir, en grattant le bois, en allant chercher entre les lettres, au secret des amours, on avait pour le repas, un beurre jaune de bonheur ! »

Lorenzo arrima la haute table sur le toit de sa voiture.

– Je la vois bien entre la petite desserte et le buis, tournée vers l'entrée pour accueillir et intriguer.

Baptiste et Sixtine ne tarderaient pas à y graver leurs initiales. Manah, réconciliée elle, avec une histoire abandonnée, venait de dénicher une nouvelle astuce pour agrémenter les menus de son restaurant : dorénavant, les beurriers rayonneraient d'un jaune-orangé solaire.